



tigre! tigre!

L'éditeur tient à remercier très chaleureusement Marie-Noël Rio
pour sa précieuse et rigoureuse relecture.

Cet ouvrage a été publié avec l'aide de LitRI, le programme de soutien
à la traduction du Comité national du Livre et du ministère de l'Éducation
et de la Culture de la République d'Indonésie.

© Mochtar Lubis, 1975

Titre original: *Harimau! Harimau!*

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN: 978-2-37385-170-0

Dépôt légal: avril 2019

Illustration de couverture et conception graphique: Sandrine Duvillier

Relecture typographique: Monique Thierry

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

tigre ! tigre !

Mochtar Lubis

Traduction de l'indonésien
et avant-propos d'Étienne Naveau



AVANT-PROPOS

Originaire de Sumatra, à l'ouest de l'archipel indonésien, Mochtar Lubis (1922-2004) passe son enfance en pays minangkabau. Après des études secondaires, il enseigne les mathématiques et le néerlandais puis rejoint Jakarta, la capitale indonésienne, pour y mener une carrière de journaliste. Grand reporter à l'agence de presse nationale Antara, il se rend dans divers pays d'Asie du Sud-Est. Il accompagne le Premier ministre Sutan Sjahrir dans une tournée diplomatique en Malaisie et en Birmanie, et couvre la guerre de Corée. Aussitôt après la reconnaissance de souveraineté de l'Indonésie par les Pays-Bas en 1949, Mochtar Lubis fonde le journal Indonesia Raya (La Grande Indonésie), dont la devise – « Du peuple, par le peuple, pour le peuple » – exprime clairement les aspirations démocratiques. Outre des reportages et des récits de voyage, dont l'un aux États-Unis, il s'adonne, dès les années 1950, à l'écriture de nouvelles et de romans. Après la chute de Sukarno, en 1966, il fonde, avec Taufiq Ismail, le magazine

littéraire Horison, qui confirme la place importante qu'il occupe sur la scène culturelle indonésienne.

En tant que rédacteur en chef d'Indonesia Raya, journal prétendument « indépendant des partis », Mochtar Lubis se heurte au président Sukarno. Dans le cadre du régime autoritaire de la Démocratie dirigée (1959-1965), ce dernier supprima le parlement, s'auto-proclama « président à vie », associa les communistes à l'exercice du pouvoir et réprima les membres et les sympathisants des deux partis qui lui étaient les plus hostiles : le Masjumi, parti de l'islam réformiste, et le Parti socialiste indonésien, soutenus par les États-Unis et largement représentés à Sumatra. Pour avoir dénoncé des affaires de malversations et d'abus de pouvoir mettant en cause certains dignitaires d'un régime dont il critiquait les fastes, Mochtar Lubis fera partie de ses victimes politiques. Entre le 21 décembre 1956 et le 17 mai 1966, il passe ainsi près de neuf années en résidence surveillée et en prison. Détenu arbitrairement sans avoir été jugé, sur le seul ordre du prince, Mochtar Lubis déplore, comme tant d'autres intellectuels du tiers-monde, que l'indépendance ait trahi les aspirations républicaines de liberté, d'égalité et de fraternité pour achopper sur la tyrannie, la corruption et le népotisme. Son rôle d'intellectuel critique et de détenu d'opinion s'érigant contre l'arbitraire lui vaut alors le soutien de la communauté internationale et des défenseurs des droits de l'Homme.

L'hostilité personnelle de Mochtar Lubis à l'égard de Sukarno est liée, d'abord, à sa répugnance pour l'idéologie

communiste, dont il découvre les effets sur le terrain en couvrant la guerre de Corée. Son anticommunisme est fondé à la fois sur son patriotisme et sur son attachement à la démocratie parlementaire, mise à mal par la Démocratie dirigée. C'est aussi en tant que musulman sumatranais que Lubis décrit le pouvoir autoritaire et charismatique du Javanais Sukarno. Dans les Notes subversives qu'il rédige en captivité, il ne cesse de dénoncer les superstitions faisant de celui-ci une sorte de roi thaumaturge, capable de faire tomber la pluie, de rendre les terres fertiles et les femmes fécondes. Il épingle d'ailleurs au passage le libertinage et le donjuanisme du président, qui se disait lui-même « grand séducteur » de femmes, et qui cherchait également à subjuguier le peuple, dont il prétendait être le porte-parole par la magie irrationnelle de son verbe. Ce contexte politique constitue l'arrière-plan de Tigre! Tigre!, qui a fait l'objet d'une lente élaboration. Inspiré de l'histoire réelle de sept hommes dévorés par un tigre, fait divers que Mochtar Lubis mentionne à deux reprises dans son journal de captivité (les 19 août et 14 décembre 1963), le roman donne lieu à une première version, sous le titre Hutan (Forêt), en 1963, mais ne sera finalement publié qu'en 1975. Il raconte l'histoire de sept villageois partis récolter de la résine en forêt. Cette banale campagne de cueillette tourne au cauchemar quand les sept hommes se rendent compte qu'ils sont traqués par un tigre. L'unité du groupe vole alors peu à peu en éclats : les attaques répétées du fauve apparaissent aux cueilleurs comme un châ-timent leur imposant de faire leur examen de conscience et

de se repentir. Les masques tombent petit à petit ; la peur, la déception et le sentiment de trahison enflent ; chacun en vient à dévoiler sa profonde personnalité.

Tigre ! Tigre ! est tout à la fois un roman d'aventures, une allégorie politique et un roman de formation, doublé d'une fable morale.

Le tigre, présent à Java jusqu'au XIX^e siècle, d'où il est éliminé par la déforestation et le rampog, version locale de la corrida, va subsister dans les jungles du sud de Sumatra, qui servent de cadre au roman. C'est également un animal mythique, symbole de puissance et d'invulnérabilité, mais aussi d'une sauvagerie qu'on cherche à éradiquer. En témoignent certaines toiles du peintre Raden Saleh, qui visita l'Europe au XIX^e siècle et s'inspira de Delacroix et de Géricault. Cette dimension mythique inspire la figure du harimau siluman, le tigre fantôme, invisible et spectral, qui est donc d'autant plus redoutable. Les sept cueilleurs de résine du roman de Mochtar Lubis se demandent par moments s'ils n'ont pas affaire à cette espèce de fauve, à laquelle aucune force humaine ne peut être opposée. La jungle est un cadre que connaissait bien Lubis et qu'il évoque dans diverses œuvres, dont Berkelana dalam Rimba (Voyage dans la jungle), un roman pour adolescents dans lequel il manifeste son intérêt pour les questions écologiques. Toutefois, dans Tigre ! Tigre !, la forêt est décrite, non comme un environnement à protéger, mais comme un milieu hostile. Le roman n'est pas sans rappeler le film Délivrance de John Boorman (1972), qui évoque les stratégies de survie d'un

groupe d'hommes dans la nature. Lubis ayant été un grand amateur de cinéma américain, il n'est pas impossible que ce film ait eu de l'influence sur la réécriture du manuscrit de 1963, avant sa publication en 1975. Nous sommes confrontés, dans le film comme dans le roman, non à la nature généreuse et idyllique imaginée par Rousseau, mais à l'état de nature, sauvage et violent, de Hobbes. En se confrontant à celle-ci – la jungle hostile, le tigre affamé –, les personnages du roman finissent par se révéler à eux-mêmes et aux autres.

Wak Katok, le chef du groupe, est en réalité un imposteur, qui exploite la crédulité de ses hommes. Cet expert en arts martiaux, qui sert de modèle à Buyung, le jeune héros du roman, distribue des amulettes et soigne les blessures en récitant des mantras. Le roman évoque un transfert de pouvoir, le déclin d'un dirigeant vieillissant et corrompu, l'émergence d'un jeune chef intègre et idéaliste. On peut voir se profiler sous les traits de Wak Katok la figure de Sukarno, dont l'auteur de Tigre! Tigre! n'eut de cesse de critiquer la démesure et la corruption morale. Cette interprétation politique du roman est avalisée par la préface de l'auteur¹, mais également par le journal de captivité et les entretiens de Mochtar Lubis avec des journalistes ou des chercheurs, comme son biographe David T. Hill. Tigre! Tigre! est donc bien une allégorie politique dénonçant les turpitudes et l'arbitraire du pouvoir, et la confiance abusivement placée par le peuple en un homme providentiel.

1. Cf. p. 15.

Mais par-delà cette lecture politique, ce texte se présente également comme un roman psychologique de formation, dans lequel Buyung, le personnage principal, doit apprendre à maîtriser son propre tigre intérieur, en l'occurrence ces passions que sont la peur et le désir de vengeance, pour faire tomber le mystificateur qu'est Wak Katok. Cette forme d'icônoclasme vise l'exercice personnel du pouvoir de Sukarno, lequel aurait hérité à la fois, aux dires de ses détracteurs, de la tradition indo-javanaise faisant du dirigeant un dewa-raja (roi divinisé), et du culte de la personnalité des gouvernants totalitaires. Une telle entreprise de démolition des idoles peut vraisemblablement être rattachée aussi bien au monothéisme musulman qu'aux Lumières, qui s'associent, sous la plume de Mochtar Lubis, dans une sorte de rationalisme critique spontané, désenchantant les phénomènes naturels en mettant l'accent sur l'éthique.

Tigre! Tigre! revêt ainsi la signification d'une fable morale enseignant à se libérer non seulement de la peur, mais encore de la haine et de la rancune. Mochtar Lubis fut à la fois un Sumatranais musulman et un grand reporter ayant voyagé dans le monde entier. Le roman exprime ce double aspect de son identité d'écrivain. L'œuvre est profondément incarnée dans le monde rural traditionnel sumatranais, fait de forêts vierges obscures et impénétrables, d'observance de l'islam, de croyances magiques et de pratique des arts martiaux. Mais cette dimension locale est contrebalancée par l'universalité des questions que soulève le roman et par celle des convic-

tions qu'il défend. À travers les discours et les conduites des personnages de Tigre! Tigre! qui affirment leur foi en Dieu et en l'humanité, Mochtar Lubis entend promouvoir les valeurs universelles de l'humanisme.

ÉTIENNE NAVEAU

PRÉFACE

Durant les années où j'étais détenu en prison par Sukarno, à Madiun, à l'est de Java, j'éprouvais souvent de la nostalgie pour les forêts du centre de Sumatra.

J'y ai passé mon adolescence et j'ai eu la chance d'avoir un maître qui nous emmenait en expédition dans la jungle pour nous familiariser avec cet environnement et nous enseigner comment y survivre. Un jour, alors que nous nous étions profondément enfoncés dans des régions montagneuses, nous sommes tombés par hasard sur une cabane abandonnée, admirablement construite. Son toit de chaume avait été fabriqué à partir d'« herbes du tigre » qui poussaient en abondance alentour. Elle était située près d'une rivière poissonneuse dont les eaux pures dévalaient entre de gros rochers. Nous nous étions demandé pendant un long moment qui étaient les propriétaires de cette mesure et ce qui avait bien pu les pousser à se retirer si loin de la civilisation. J'ai souvent repensé à cette hutte et nul doute que de tels souvenirs ont influencé la genèse de Tigre! Tigre!

Une autre excursion dans la jungle m'a alerté sur les dangers permanents de cet environnement. C'était en fin d'après-midi et les ombres commençaient à s'allonger. Nous savions que nous devions trouver un endroit pour camper avant la tombée du jour. Le garçon qui marchait en tête du groupe s'est soudain arrêté et a montré le sol boueux en murmurant : « Un tigre ! » Nous avons fait cercle autour de lui et avons observé la large empreinte toute fraîche dans laquelle de l'eau s'écoulait lentement. Des traces similaires menaient jusqu'aux broussailles. L'animal avait dû passer par là une quinzaine de minutes seulement avant nous. C'est une des rares fois de ma vie où j'ai frissonné d'épouvante. Nous n'avons pas perdu de temps à construire un abri. Nous avons fait deux grands feux entre lesquels nous nous sommes blottis durant toute la nuit. Le souvenir de cette expérience m'est revenu en mémoire peu de temps après mon départ de Sumatra, et nul ne sait à quel point cela a pu m'encourager à écrire l'histoire que vous allez lire.

Durant ma détention, j'ai souvent pensé au charisme des dirigeants, ce dont le président Sukarno ne manquait pas. Ce type d'ascendant me rappelait celui des dukun, ces guérisseurs auréolés de mystique et de secrets que les villageois sumatranais considéraient avec respect et beaucoup de crainte. Pourtant, si on les étudiait attentivement, de tels hommes n'avaient rien d'infaillible. Leur autorité tranchante s'effondrait quand leurs semblables cessaient de croire en leurs pouvoirs occultes.

Je ressassai ces questions et en arrivai finalement à l'idée d'un livre. Je désirais écrire une allégorie sur le pouvoir d'un leader charismatique, dans un cadre familier au peuple indonésien : la forêt et le village. Le leader devait être un dukun capable d'hypnotiser les villageois, tout comme Sukarno avait hypnotisé des millions d'Indonésiens. Chaque personnage de l'histoire devait avoir ses secrets, son tigre à combattre.

La vie nous confronte à pareils défis. Certains acceptent leur tigre, quelques-uns tentent de l'appivoiser et de vivre en paix avec lui, d'autres encore, plus forts et plus courageux, réussissent à le dominer, mais seul un petit nombre parvient à le mettre à mort.

Quand Sukarno eut à faire face à son tigre, à l'instant de vérité, après la tentative avortée de coup d'État communiste de 1965, il perdit tout courage et tout pouvoir et, tel le dukun de mon roman, se retrouva abandonné et sans gloire.

Nous considérons aujourd'hui les tigres sauvages sous un tout autre éclairage. L'animal étant en voie d'extinction, les hommes devraient se limiter à chasser leurs propres tigres. On pourrait en tirer un double bénéfice : permettre à une espèce menacée de survivre et servir la cause de l'humanité et de ses droits.

MOCHTAR LUBIS, MAI 1982

1

LA FORÊT S'ÉTENDAIT SUR TOUTE L'ÎLE, depuis le littoral où venaient se briser, au terme d'un long voyage, les vagues de l'océan de retour du pôle Sud, jusqu'aux cimes des montagnes que d'épaisses nuées recouvraient quotidiennement. Son visage changeait sans cesse. La mangrove des bords de mer faisait place, au fur et à mesure qu'on s'engageait dans l'intérieur des terres et qu'on prenait de l'altitude, aux arbustes et aux grands arbres, dont les troncs et les branches étaient continuellement recouverts de mousse, comme revêtus de dentelle.

L'homme n'avait jamais posé le pied dans une grande partie de ces territoires où la jungle respirait avec force. Toute une faune d'animaux et d'insectes y luttait pour sa survie. Il en allait de même des nombreuses plantes et des orchidées qui couronnaient la crête des arbres. Dans la canopée vivaient les macaques et autres singes, ainsi que quantité d'oiseaux. Au-dessous évoluaient les jaguars, les panthères, les éléphants et les ours. Les berges des fleuves étaient le domaine

des rhinocéros, des tapirs, des serpents, des crocodiles, des cervidés, des chevrotains et de centaines d'autres créatures. Sous terre prospéraient les insectes.

De nombreuses parcelles, perpétuellement gorgées d'humidité depuis des siècles, et pleines de fondrières traîtreusement mortelles, suscitaient l'effroi. De charmantes futaies évoquant des histoires de nymphes et de fées, et des bosquets dont le sol était fait d'un tapis d'herbe verte qui paraissait entretenu, étaient entourés de grands filaos élancés répandant leur odeur dans toute la forêt. Au milieu d'un de ces bosquets coulait un petit ruisseau, dont les eaux pures et fraîches jacassaient, chantaient, murmuraient. Ces lieux donnaient envie aux visiteurs d'y demeurer pour toujours.

On trouvait également dans la forêt de quoi subvenir aux besoins des hommes : du rotin, de la résine et diverses essences de bois. Comme les animaux, les hommes avaient naguère vécu dans la jungle. Puis ils l'avaient quittée pour construire des villes et des villages. Ils y revenaient désormais pour chasser et assurer leur subsistance.

Ils étaient sept à y avoir établi leur camp depuis une semaine pour récolter de la résine. Haji Rakhmad était le plus vieux d'entre eux. Il avait soixante ans et se faisait appeler Pak Haji^{1*}. Malgré son âge avancé, il était robuste et en bonne santé, et

1. « Monsieur le Haji », titre honorifique servant à désigner une personne ayant fait le *haji*, c'est-à-dire le pèlerinage à La Mecque. Les mots suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire qui se trouve en fin d'ouvrage, p. 217. (Toutes les notes sont du traducteur.)

gardait encore bon pied bon œil. Gravier ou dévaler les montagnes en portant de la résine ou du rotin et respirer l'air frais de la vaste nature sont des activités qui maintiennent en forme. Pak Haji se vantait de n'avoir jamais été malade. Il était très fier de n'avoir jamais eu mal à la tête ni au dos. Dans sa jeunesse, quand il eut atteint l'âge de dix-neuf ans, il avait quitté son village et roulé sa bosse à l'étranger. Il avait travaillé à bord d'un bateau pendant cinq ans, puis avait habité deux ans en Inde pour y étudier la religion avant de bourlinguer dans des villes animées au Japon, en Chine, sur le continent africain et dans les ports des hommes blancs. Mais il avait fini par entendre l'appel du retour aux sources. Après avoir vagabondé de par le monde durant vingt ans, il avait finalement accompli son pèlerinage à La Mecque, puis s'en était retourné dans son village. Il s'était alors remis à récolter de la résine, comme l'avait fait son père autrefois, et comme il l'avait fait lui-même, à sa suite, dès l'âge de treize ans. Il ne cessait de répéter que malgré toute cette expérience acquise aux quatre coins de la planète, il préférerait rester collecteur de résine.

Wak Katok, lui, avait cinquante ans. Il avait une silhouette robuste, une chevelure encore noire, de longues et épaisses moustaches, des jambes et des bras bien musclés. Il faisait dix ans de moins que son âge. Ses lèvres étaient pleines et épaisses, ses yeux brillants et perçants. C'était un expert dans cet art martial local appelé *pencak silat**, et on le considérait dans son village comme un grand *dukun**. Il avait aussi une réputation d'excellent chasseur.

La troupe comprenait par ailleurs quatre jeunes : Sutan, vingt-deux ans et une famille à charge, Talib, vingt-sept ans, marié et père de trois enfants, Sanip, vingt-cinq ans, marié lui aussi et père de quatre enfants, et Buyung, le plus jeune d'entre eux, qui venait d'avoir dix-neuf ans. Tous étaient disciples de Wak Katok, leur maître en *pencak silat**, auprès duquel ils apprenaient également la magie et les sciences occultes. Ils voyaient en lui un homme qui prendrait un jour la tête de leur village, un homme que beaucoup redoutaient et considéraient comme leur chef. Ils n'avaient jamais mis en doute la justesse de ses actes et de ses paroles. De manière informelle, Wak Katok était devenu le meneur de leur petit groupe de cueilleurs de résine.

Le septième membre de la troupe était Pak Balam, qui avait le même âge que Wak Katok. Il était taciturne, maigre, mais dur à la tâche. Il avait été arrêté par les autorités coloniales néerlandaises lors de la rébellion communiste de 1926, et les Néerlandais l'avaient déporté durant quatre ans à Tanah Merah². Il n'avait pas d'enfant. Son épouse, Khadijah, qui l'avait accompagné en exil, avait attrapé la malaria alors qu'elle attendait un enfant et avait fait une fausse couche. Elle ne retomba jamais enceinte. Elle était constamment malade, et il dépensait tout son argent pour lui acheter d'innombrables remèdes.

2. Littéralement, « la terre rouge », lieu où se situait le bagne de Boven Digoel, à la frontière de la Nouvelle-Guinée orientale. Y furent déportés d'abord des communistes ou supposés tels, en 1926, puis des nationalistes, comme Sutan Sjahrir et Muhammad Hatta, en 1934, qui eurent de très hautes responsabilités politiques dans les premiers jours de l'indépendance de l'Indonésie.

Les sept hommes partaient toujours ensemble en quête de résine, bien qu'ils ne fussent pas une coopérative. Chacun vendait pour son propre compte ce qu'il avait récolté. Mais en se regroupant, ils se sentaient davantage en sécurité et pouvaient s'épauler dans leur travail.

Leurs concitoyens les tenaient pour des hommes honnêtes. Wak Katok était respecté, craint et même redouté pour sa maîtrise du *pencak silat** et de la magie. On racontait qu'un amoureux éperdu lui avait commandé un élixir pour s'emparer du cœur de sa belle et que celle-ci avait quitté son mari et ses enfants puis demandé le divorce. De nombreuses autres histoires circulaient au sujet des pouvoirs de Wak Katok. On disait encore qu'autrefois, dans sa jeunesse, il s'était servi de son art martial pour combattre un ours qui lui barrait le passage, et que l'animal, vaincu, s'était enfui en forêt. Quant à ses dons de magicien, on osait à peine évoquer le sujet. On prétendait qu'il était de taille à affronter les fantômes et les djinns.

Les villageois avaient également du respect pour Pak Balam, qu'ils tenaient pour un héros parce qu'il avait eu l'audace de prendre les armes contre les Néerlandais. On savait parfaitement qu'il n'était pas communiste, car c'était un musulman pratiquant, or les communistes n'admettent pas l'existence de Dieu et ne croient pas en la religion. Il s'était naguère soulevé contre les Néerlandais qui opprimaient durement le peuple en le forçant à payer sans cesse de nouvelles taxes et qui lui avaient confisqué sa liberté et son indépendance.

Les villageois tenaient Pak Haji en estime en raison de son âge et parce qu'il avait accompli le Pèlerinage. Mais ils ne le comprenaient guère. Depuis son retour de ses pérégrinations autour du monde, c'était comme s'il vivait en exil, à l'écart de la communauté. Il n'avait pas souhaité se marier, malgré les pressions de sa famille. Il n'avait pas consenti à prendre la tête du village, ni comme chef religieux ni comme maire. Ses concitoyens avaient commencé par dire qu'il était devenu fier d'avoir vécu trop longtemps à l'étranger, mais à la longue, ils s'étaient habitués à son étrange conduite et n'y prêtaient plus guère attention. Pak Haji appréciait visiblement qu'on le laisse tranquille.

Sutan, Buyung, Talib et Sanip étaient pour leur part considérés comme quatre braves garçons bien élevés. C'étaient des gens simples, comme la plupart des villageois. Sociables, ils fréquentaient la mosquée, discutaient comme tout le monde autour d'un café à la gargote, prenaient part aux travaux collectifs de construction de maisons, de réfection des chemins et d'entretien des canaux d'irrigation, et participaient à l'organisation des fêtes. C'était de bons pères de famille, de bons époux, de bons frères et de bons camarades. Ils riaient, pleuraient, rêvaient, espéraient, se mettaient en colère, se sentaient frustrés ou tristes, comme tous les autres habitants du village. Rien ne les en distinguait. C'étaient des hommes ordinaires. Ils se trouvaient désormais dans la jungle. Ils allaient y chercher de quoi subvenir aux besoins de leurs familles.